

Angoisse

La peur et l'angoisse sont de tous les temps.
Qu'est-ce donc qui différencie la littérature de l'angoisse[†]
du reste de la création littéraire ?

D'abord une façon d'y adhérer,
de s'y reconnaître, de s'y maintenir,
d'en faire l'instrument d'une vision
dont même les incohérences sont significatives
sans qu'on sache de quoi.

Alors que, traditionnellement, rites, religions, cures
visent à la dissoudre en lui restituant un horizon de sens,
dès le XVIII^e siècle, en Europe, surgit une littérature
qui se dérobe devant les "grands mythes" :

l'angoisse n'est plus alors une étape
dans la découverte d'une vérité (récit de conversion)
ni dans l'expérience d'une relation avec un absolu
(Dieu ou l'aimée des mystiques) ;
elle n'est plus un accident de la personnalité
ni un épisode dans une relation :

elle définit l'âme,
dont le corps devient dans l'angoisse
l'organe menacé et menaçant.

Derrière toute angoisse se profile une perte
(celle de la présence de l'autre),
un deuil.

La nuit noire de l'âme
n'est pour saint Jean de la Croix
que l'approche négative du Dieu de l'éatitude.
Au contraire, dans la littérature de l'angoisse,
le deuil, pour ainsi dire gelé,
ne prend la valeur ni du sacrifice
(qui le rendrait acceptable)
ni du don.

Si la critique d'inspiration freudienne
tente de faire de la création littéraire elle-même
un effort pour dépasser l'angoisse,
l'équivalent d'un exorcisme
ou d'une purification (sublimation),
au contraire, dès le romantisme,
l'angoisse paraît indispensable
(c'est la qualité de leur désespoir qui fait la qualité des âmes)
et inépassable
(les solutions ne sont que des hochets pour âmes timorées).

Désarroi, désorientation, morcellement, liquéfaction
sont instruments de connaissance
et d'abord de connaissance de soi.

C'est l'époque où l'Angleterre, puis l'Allemagne
célèbrent et inventent le ^{ré}subjectif⁷ :

non pas ce qui n'a pas de réalité,

mais ce qui fait du sujet à naître le critère de toute réalité ;

non pas l'illusoire,

mais le lieu de naissance d'exigences irrationnelles

et pourtant vraies (Coleridge, De Quincey, Novalis).

Née du refus des consolations de l'histoire et de la foi,
la littérature de l'angoisse donne naissance à l'inconscient
et privilégie le rêve comme instrument de révélation

et d'exploration des ^{ré}profondeurs⁷ :

ainsi, les deux thèmes majeurs de l'angoisse se rejoignent.

D'une part, tous les schémas de l'initiation restent en place,
mais il s'agit (Browning, Kafka, Camus)
d'une initiation à rien ;

d'autre part, c'est dans l'angoisse que l'homme se révèle :

⁷ La vraie vie commence de l'autre côté du désespoir⁷ (Sartre).

D'un côté, l'univers des hantises inexplicables,
dont on ne veut pas se séparer (surréalisme, Michaux);
de l'autre, un stoïcisme teinté de dérision
(Beckett, Faulkner, Sartre).

La ^r vigilante angoisse de l'âme ^r (Keats)
ne connaît pas de repos ,
face aux ^rtétards optimistes ^r
qui veulent fermer les yeux devant l'abandon ,
la séparation
et la mort .

L'identité se disloque ,
la réalité paraît irréelle ,
les rités sociaux dénués de sens ,
les relations creuses
ou envahissantes :
l'homme est nu ,
d'une nudité sans transparence ,
livré à sa propre opacité
(Borges , Pasolini) .

L'angoisse est vitale :
elle dynamise
et dit la vérité sur la vie .

À lors que la littérature de la peur (danger, énigme, surnaturel) se spécialise (Poe, Lovecraft, L. Hearn, Machen, J. Ray) au point de donner naissance à de véritables "genres", la littérature de l'angoisse envahit le théâtre (Strindberg) ou la "prose passionnée" (Yacine, W. Harris).

Tout un courant s'oriente vers les thèmes du double (Mary Shelley) plus ou moins monstrueux (Stevenson, Dostoïevski) qui recevra sa consécration "scientifique" avec la découverte de l'inconscient comme volonté autre que notre volonté et qui nous mène, mais qui demeure avide de sens (Freud).

Au contraire, le mystère de "l'Autre Côté" (Kubin) s'appuie sur des peurs qui n'ont pas pour fonction de faire le réel rassurant.

C'est le thème de l'exil, réel ou symbolique, qui va cristalliser ce courant.

Kierkegaard se définit comme le "champion de l'angoisse" face aux philosophies de l'histoire globalement optimistes (Hegel). "Le dieu manque à l'autel où je suis la victime" (Nerval) : il s'agit moins de culpabilité sans faute (péché) que de chute dans le dérisoire, l'absurde (Pavese, Buzzati). Littérature de "machines célibataires" (Conrad, Breton, Blanchot) piégées dans une relation qu'elles ne peuvent que simuler ou perdues dans un tissu de relations sans communication vraie (Ionesco, Pinter, Kundera).

L'absurde prend peu à peu
le visage de l'aristocrate (ou du colon)
qui trône,
statue creuse,
sur une situation dont la vie s'est retirée,
ou du clochard délinquant (Beckett) :
il règne sur les marigots de l'histoire
(Conrad, 'Cœur des Ténèbres')
et surgit dans le sud des États-Unis
ou dans des pays semi-coloniaux ou ex-colonisés,
dont l'éthique traditionnelle sonne creux
et où le monde "moderne"
n'a pas trouvé de racines spirituelles.

L'angoisse est d'abord une rupture
avec le consensus des cultures satisfaites
(Melville, Faulkner, Coetzé).

Aussi l'histoire de l'angoisse
est-elle celle d'une lutte sans cesse à refaire
à la fois contre sa récupération théologique
et contre sa médicalisation

(mélancolie, schizophrénie :)
(Burton, 'Anatomie de la mélancolie')
(Laing, 'le Soi divisé').

L'absurde est désormais accepté, donc dévitalisé.

Deux courants plus récents semblent lui succéder :

d'abord la littérature de cruauté.

De Pade à Kosinski, la cruauté liquide l'angoisse, en projetant la souffrance sur autrui ;

le théâtre de la cruauté

en est à la fois le temple et le tombeau.

Un autre courant, qui déborde largement le cadre littéraire, porte sur la renaissance des rites d'initiation :

le renouveau religieux (primitivisme, intégrisme)

prétend mettre un terme à l'angoisse.

Au contraire, depuis Virginia Woolf, l'angoisse féminine, quand elle ne se sclérose pas

dans les schémas agressifs et initiatiques du ⁵feminisme⁷,

porte, autant que la 'connaissance par les gouffres' de Michaux,

la vérité des vulnérables

contre la suffisance des cultures d'aujourd'hui.

Constamment décriée comme suicidaire,

l'angoisse prône une ⁵survie⁷ qui intègre le suicide à la vie :

C'est l'éternel conflit

de Vie dans la Mort et de Mort dans la Vie (Coleridge).

⁵Tout ce qu'on apprend sans angoisse nous diminue⁷ (Maeterlinck).